

Virus Mortel

Il y a des matins où je reste immobile, les yeux fermés, pour essayer de retrouver le bruit.

Le grondement sourd des voitures sous ma fenêtre, les éclats de voix qui montaient de la rue, le vibreur de mon téléphone qui ne s'arrêtait jamais. À l'époque, je détestais ce vacarme. Je rêvais de silence, de calme, d'un endroit où je pourrais enfin m'entendre penser.

Je ne savais pas que le silence pouvait être un poids aussi lourd à porter.

Le virus est arrivé sans crier gare. Un nom barbare, des experts qui voulaient nous rassurer, des courbes qui grimpaient sur les écrans. On parlait de vagues et de chiffres, comme si on gérait une simple météo. Puis, les hôpitaux ont craqué. Les sirènes ont remplacé les klaxons. Et un matin, le monde s'est éteint.

J'ai été malade, moi aussi. La fièvre qui te brûle de l'intérieur, les frissons qui te secouent comme une feuille. Je me souviens m'être regardé dans le miroir et avoir vu un étranger, quelqu'un qui avait déjà un pied dans la tombe. Je me suis couché en me disant que c'était la fin.

Mais je me suis réveillé. Et je ne saurai jamais pourquoi.

Les voisins ne répondaient plus. Dans les apparts, les portes étaient restées entrouvertes. J'ai vu des assiettes encore pleines sur les tables, des verres d'eau qui attendaient une main qui ne reviendrait jamais. Dans les rues, les voitures sont plantées là, portières ouvertes, comme si les gens s'étaient simplement évaporés en plein trajet.

J'ai marché pendant des jours. J'ai crié jusqu'à m'en déchirer la gorge. Mais ma voix se perdait entre les immeubles et me revenait vide. Personne.

Alors j'ai compris : je suis seul.

Les premières semaines, la solitude avait un goût de fer. J'entrais chez les gens pour trouver de quoi tenir, mais je ressortais toujours avec le cœur serré : une photo de famille, un bouquin avec des notes dans la marge, une écharpe qui sentait encore quelqu'un. Des morceaux de vies fauchées en plein vol. Je n'ai pas pu tous les enterrer. J'ai fini par arrêter d'essayer.

Et puis, la nature a commencé à reprendre ses droits.

C'était discret au début. Un brin d'herbe dans une fissure, un peu de mousse sur le trottoir. Puis, le vert a tout envahi. L'herbe a fendu le goudron avec une force incroyable. Les racines ont soulevé les pavés. Les balcons se sont couverts de fleurs sauvages qui s'échappaient des pots oubliés.

Les arbres sont devenus énormes. Leurs branches se rejoignent au-dessus des rues, comme pour nous cacher. Là où il n'y avait que du béton, des jeunes pousses sortent de partout. Les places publiques ressemblent à des forêts vierges.

Les oiseaux sont revenus. Le matin, c'est leur chant qui me réveille, pas une alarme. J'ai vu des renards trotter devant les vitrines poussiéreuses, des lapins sur les anciens parkings. Un jour, un cerf a traversé l'autoroute, là où je restais bloqué dans les bouchons autrefois. Il marchait avec une sorte de noblesse, comme s'il rentrait enfin chez lui.

Même l'air a changé. Ça sent la terre, la sève, les feuilles mouillées. Quand je respire, ça ne pique plus les poumons. Le ciel est d'un bleu que je n'avais jamais vu. Les couchers de soleil sont magnifiques sur les façades dévorées par le lierre.

La planète ne nous pleure pas. Elle revit.

Je garde mon téléphone chargé avec un petit panneau solaire. Il n'y a plus de réseau, plus rien. Mais je le regarde quand même, comme si un miracle pouvait s'afficher sur l'écran.

Dans la galerie photos, les gens sourient. Des anniversaires, des plats pris en photo avant d'être mangés, des selfies un peu nuls. On passait notre temps à râler contre le gouvernement, le temps, les voisins trop bruyants ou les gens trop lents. On disait que le monde allait mal. On avait raison, sans doute.

Mais au moins, on était vivants.

Je me rappelle la chaleur des cafés bondés, les rires qui éclatent sans raison, l'odeur du métro. Ces messages envoyés en pleine nuit juste pour dire « tu dors ? ». Les colères, les pardons, les embrassades. On était accros à nos écrans, on polluait, on était parfois méchants les uns avec les autres. Mais on s'aimait.

Aujourd'hui, je parle tout seul pour ne pas oublier ma propre voix. Je raconte ma journée aux murs de la ville. Parfois, je pose ma main contre l'écorce d'un arbre, juste pour sentir quelque chose de vivant.

Et puis, il y a cette pensée qui me hante, aussi douce qu'effrayante :

Et si c'était mieux ainsi ?

Plus de guerres. Plus d'insultes sur le net. Plus de fumées noires. Les rivières sont tellement claires que je vois les poissons entre les cailloux. La Terre respire enfin. Alors pourquoi j'ai l'impression d'être une erreur au milieu de tout ça ?

Je suis le dernier témoin d'une espèce qui s'est effondrée. Si je disparaissais, il ne resterait rien de nous, à part des ruines que le lierre finira par avaler. Mes souvenirs sont devenus un poison. Si j'oublie, je les trahis. Si je me souviens, j'ai mal.

Je m'assieds souvent sur un toit envahi par les herbes folles. La lumière du soir tombe sur cette ville devenue forêt. C'est d'une beauté qui me donne envie de pleurer. Je me demande si on méritait un monde aussi pur.

Si je pouvais revenir en arrière, qu'est-ce que je choisirais ? L'ancien monde, avec son stress, sa pollution et ses bruits incessants ? Ou ce silence parfait, cette nature triomphante, au prix de toutes les voix que j'ai aimées ?

Je n'ai pas la réponse.

Le vent se lève et fait frémir les feuilles dans la rue. La Terre raconte une histoire dont nous ne sommes plus les héros. Elle continue son chemin, indifférente et splendide.

Je suis vivant. Et certains soirs, devant ce vert éclatant qui recouvre nos fautes, je me demande si survivre est un cadeau... ou la plus belle des condamnations.